Tardieu à 360°

1 : Table d'orientation :

Lire l'œuvre de Jean Tardieu, c'est, en quelque sorte, suivre pas à pas le XXe siècle, que sa vie épouse (presque) d'un bout à l'autre. Sa naissance (1903) lui fait vivre ses premières années dans un monde tout imprégné encore du XIXe siècle, tandis qu'il meurt à cinq années seulement de l'orée du XXIe siècle.

Avant de revisiter quelques traits saillants de sa biographie et d'explorer les principaux domaines que son œuvre a investis, montons sur le promontoire et jetons un coup d'œil à la table d'orientation ; voici donc une brève présentation d'ensemble qui n'a d'autre fonction que de proposer un repérage à la fois chronologique et thématique auquel on pourra se reporter pour situer nos futures incursions dans la géographie tardivienne. Une petite promenade dans un jardin choisi vous est proposée à la suite.

Le lecteur intéressé par les poèmes de jeunesse (c'est-à-dire, déjà, bon connaisseur de l'œuvre !) en trouvera le recueil, composé et commenté par Jean Tardieu lui-même, dans *Margeries*, ouvrage récapitulatif publié en 1986. Pour l'instant, commençons notre tour d'horizon par les premières publications en ouvrages, laissant délibérément de côté les publications en revues.

C'est en 1933 que Jean Tardieu publie, à ses frais, sa première plaquette de vers au titre emblématique, comme on va le voir dans notre prochain chapitre : *Le Fleuve caché*. À cette époque, il vient de se marier et travaille aux Messageries Hachette, en compagnie de Francis Ponge avec lequel il se lie d'amitié. En 1939 paraît *Accents*, recueil de vers inaugurant sa présence éditoriale chez Gallimard. Pendant la guerre, Jean Tardieu participe, aux côtés d'Éluard, aux publications clandestines de la Résistance. En 1944 paraît *Figures* : avec ce très beau recueil de proses inspirées des arts, Jean Tardieu débute une longue série d'écrits sur la peinture, bientôt prolongés par la création de livres réalisés avec de grands artistes, amis du poète : Roger Vieillard, Jean Bazaine, Max Ernst, Hans Hartung, Pol Bury, Pierre Alechinsky, Jean Cortot — et bien d'autres encore — jusqu'à la fin de sa vie.

D'abord et avant tout poète, Jean Tardieu a publié de nombreux recueils qui, jusqu'en 1948, se ressentent de l'angoissante période de la guerre comme le révèlent les titres : *Le Témoin invisible* (1943), *Les Dieux étouffés* (1946), *Jours pétrifiés* (1947 et 1948). Mais dans les années cinquante, il va faire paraître des ouvrages d'un registre nouveau, notamment *Monsieur Monsieur* (1951) et *Un mot pour un autre* (1951). En simplifiant, on pourrait dire que la lunette d'approche du poète se règle d'un cran plus près : jusque-là braquée essentiellement sur le monde et sa dangereuse tendance à disparaître dès que l'on dirige sur lui une attention soutenue, elle se focalise désormais sur ce qui nous permet — et nous empêche — de l'appréhender : le langage ; et, en jouant, si l'on peut dire, avec le réglage de sa « lunette », il parvient à une grande liberté de ton, croisant le burlesque et le lyrique de façon très nouvelle. Parallèlement aux ouvrages continuant à paraître dans la « collection Blanche », déjà l'œuvre poétique de Jean Tardieu devient un classique, avec la publication des trois « *Poésie*/Gallimard » : *Le Fleuve caché* (1968), *La Part de l'ombre* (1972) et *L'Accent grave l'accent aigu* (1986), où le poète reprend l'essentiel des recueils antérieurs.

C’est dans les années cinquante également que Jean Tardieu commence à connaître une notoriété grandissante dans le domaine de l’écriture dramatique. Depuis la publication du *Théâtre de chambre* en 1955 jusqu’aux ouvrages récapitulatifs parus en Folio (*La Comédie du langage*, 1987, *La Comédie de la comédie*, 1990, *La Comédie du drame*, 1993), les pièces de Jean Tardieu, jouées des petites scènes aux grands théâtres, en France et à l’étranger, totalisent un nombre impressionnant de représentations, bien que celles-ci soient en recul depuis quelques années.

N’oublions pas, au passage, de rappeler qu’il fut aussi homme de radio. À la Libération, Jean Tardieu entre à la Radiodiffusion Française où il trouve un métier qui lui convient parfaitement, au cœur de la vie intellectuelle et artistique de l’époque. Il dirige le Club d’Essai, qui diffuse un programme culturel très inventif, et en assure le développement jusqu’à ce que ce service devienne Paris-IV Haute-fidélité, puis France-Musique, qu’il fonde à la veille de sa retraite en 1969. Jean Tardieu ne se servira pratiquement pas de ce medium pour faire connaître son œuvre, et il écrira peu de « pièces radiophoniques » ; cependant, la stabilisation de sa situation professionnelle — malgré le temps qu’elle lui dévore — coïncide avec le départ d’une extraordinaire fécondité créative qui le fait passer de l’estime d’un « happy few » à la reconnaissance d’un public beaucoup plus large.

Après la mort de Jean Tardieu, en janvier 1995, ses ultimes ouvrages ont vu le jour (*Da capo, Une page d’antho-entomologie, Le Jardin fragile*). Depuis ont paru des inédits : un dialogue transcrit par Jean Cortot (*Le Miroir magique*, Tanguy Garric éd, 2002), des recueils de correspondance (avec Roger Martin du Gard, avec Jacques Heurgon), des textes extraits du riche fonds Tardieu (conservé à l’IMEC) — ou encore de remarquables rééditions, comme le superbe *Séquelle* qui a obtenu le prix Jean Lurçat en 2009… L’essentiel de son œuvre a été réuni dans un gros « Quarto » (1) très nourri en documents divers et en précisions biographiques du plus grand intérêt.

Aujourd’hui, cependant, son œuvre est relativement méconnue, ou plus exactement réduite à des clichés. Paradoxalement, c’est le succès de certains textes qui occulte l’ensemble : on croit connaître son théâtre parce que l’on a vu jouer « Un mot pour un autre », ou sa poésie parce que l’on a appris par cœur « La Môme Néant » à l’école primaire (on se demande d’ailleurs ce que peuvent comprendre des enfants à un poème aussi radicalement tragique). Mais on n’a pas assez lu ses essais ou écrits autobiographiques (*Pages d’écriture*, 1967, *Obscurité du jour*, 1974, *On vient chercher Monsieur Jean*, 1990), ni ses « poèmes traduits des arts » (dont l’essentiel est regroupé dans *Le Miroir ébloui*, 1993), ni cette inclassable fiction linguistique qu’est *Le Professeur Frœppel* (1978), ni même sa poésie ou son théâtre (certaines pièces n’ont pratiquement pas été montées, en particulier l’admirable *ABC de notre vie*). En un mot, pour sentir la profondeur lyrique et métaphysique de cette œuvre sous son enveloppe « humoreuse », pour en percevoir la force déstabilisante et le ferment d’inquiétude qui s’insinue jusque dans les fantaisies les plus burlesques, il faut prendre le temps (et le plaisir) de s’en imprégner. Monsieur et Monsieur, sous leur dérisoire chapeau melon, transportent une véritable bombe d’antimatière : le « feu blanc » de « la toute-puissance de *rien* ». Mais, tout en faisant la « part de l’ombre », l’œuvre de Jean Tardieu a toujours été guidée aussi par cette conviction profonde : « Un effort de réhabilitation du créé persévère en dépit de tout, il y a toujours et partout quelque chose à sauver : voilà bien le secret que nous nous passons de siècle en siècle à travers les désastres » (2).

Petite anthologie portative :

Voici, en guise d'entrée dans le domaine poétique tardivien, une brève anthologie apéritive, destinée à faire visiter par avance, *in situ*, quelques-uns des paysages que nous nous proposons d'explorer plus en détail dans les chapitres de notre « feuilleton Tardieu ».

*

Dans *La première personne du singulier,* Jean Tardieu décline des souvenirs ou des pensées plus ou moins autobiographiques, mais totalement transformés, sur le mode de la fable ou du mythe, dans une série de proses dont la tonalité oscille entre lyrisme et fantaisie :

> L'enfant resté au bord de la route
>
> Voilà plus de trente ans que j'attends de vivre. Ai-je vécu ?
> Sans doute *quelqu'un* a vécu. Mais ailleurs, quelqu'un d'autre est resté, un petit d'autrefois que je connais bien. Celui-là depuis toujours est demeuré, celui-là toujours à la même place demeure. Il attend, il m'attend et à travers la distance énorme il me fait des signes désespérés.
> Oui, c'est bien celui-là qui s'étonne là-bas, qui appelle, crie, gémit, car on ne l'a pas emmené, on l'a trahi : il croyait que tout allait venir à lui — et tout s'est éloigné de lui. Tandis que moi, moi qui suis parti sur la route, moi le *quelqu'un* qui va toujours là où je vais, c'est moi qui ai tout emporté. Tout emporté, même l'image du solitaire enfant resté assis désespéré sur une borne de la route.
> En effet j'ai beaucoup beaucoup marché et parce qu'en marchant j'ai tout arraché des bords du chemin, parce que j'avançais sans cesse, ah ! comme je me suis cru riche ! Pourtant je ne possède rien qui vaille : les fils dansants du télégraphe, l'écho de mes pas, l'odeur des cuisines d'auberge, l'aboiement des chiens la nuit derrière les grandes portes fermées.
> Comme je voudrais retourner vers l'enfant ! Il savait tout d'avance — et c'est bien pour cela qu'il pleurait.
>
> *La première personne du singulier,* 1952.

Voici un poème lyrique — lyrique au premier sens du mot, c'est-à-dire d'abord œuvre de musique — où sous forme de chanson se représente un rapport de l'homme au monde où alternent fusion et séparation :

> L'Île de France
>
> J'errais près de ton visage
> peupliers canaux et palais
> à travers les toits les nuages
> tu parlais bas je t'écoutais
>
> J'errais près de tes rivages
> tu n'étais que sourire et sommeil
> tes rochers tes mains tes orages
> me lançaient de songe en soleil

Tu passais à travers des peintures
un peuple d'ombre t'aimait
tables mises tendres figures
— dans l'angle un poignard luisait

Cocardes canons et tambours
quand vint la nuit j'étais prêt
on m'étendit sur le velours
moisson prairie et forêt

Je m'endormis à ton murmure
les gens et les bêtes chantaient
le délire de la mesure
la mort le silence la paix.

Une voix sans personne, 1954.

Pas de symbiose entre l'homme et le monde : si la métaphore humanise le monde, ce n'est là qu'affaire de langage — pour couvrir une fondamentale *absence* réciproque :

Nature

C'est un oiseau qui s'approche en pleurant
c'est un nuage qui parle en rêvant
un rocher roule pour passer le temps
un roseau s'admire dans le miroir d'un étang
les arbres de la forêt
sont là comme des gens et des gens.
Tout cela fait une foule qui attend
— mais l'homme, — absent, absent, absent…

Histoires obscures, 1961.

Pourra-t-on saisir quelque chose de notre rapport au monde dans les mots les plus transparents, et plus encore dans l'intervalle blanc qui les sépare ? se demande le poète dans une section de *Pages d'écriture,* intitulée « La part de l'ombre » :

Les mots de tous les jours

Il faut se méfier des mots. Ils sont toujours trop beaux, trop rutilants et leur rythme vous entraine, prêt à vous faire prendre un murmure pour une pensée.
Il faut tirer sur le mors sans cesse, de peur que ces trop bouillants coursiers ne s'emballent.
J'ai longtemps cherché les mots les plus simples, les plus usés, même les plus plats. Mais ce n'est pas encore cela : c'est leur juste assemblage qui compte.
Quiconque saurait le secret usage des mots de tous les jours aurait un pouvoir illimité — et il ferait peur.

Pages d'écriture, 1967.

Réflexion qui se poursuit et s'approfondit encore dans le recueil ultérieur *La part de l'ombre* :

> Le mot et la chose
>
> Ce qui nous importe aujourd'hui, ce n'est plus seulement la rencontre insolite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table d'opération, mais le passage subit du Fictif au Réel.
> J'imagine *quelque chose* qui commencerait par une phrase et finirait par une corde.
> Ou bien un son qui tombe sur le sol — et soudain, c'est une pierre !
> La corde, on s'y pend, n'est-ce pas ? Et la pierre, elle vous tue ?
>
> *La Part de l'ombre*, 1972.

Que se passe-t-il lorsque la conscience, faite de langage, entre en collision avec la chose ? C'est alors que la plus simple chaise peut nous donner une leçon : pas de poésie véritable sans « l'étonnement d'être au monde » :

> Autre nature morte : chaise et violon ou l'étonnement d'être au monde
>
> L'étonnement — comme un choc — que nous fait éprouver (parfois) le simple fait d'*être* et d'*être là* se manifeste au plus haut point lorsque ce choc vient de notre rencontre avec un objet inanimé, le plus simple, le plus usuel, disons une chaise posée sur le plancher.
> Je compare ce saisissement (qui peut aller jusqu'à l'angoisse) à l'impression que nous éprouvons lorsque nous roulons à vive allure dans un train ou dans une auto et que le véhicule, brusquement, stoppe.
> On dirait que notre conscience, profondément imprégnée de mouvement et de devenir, ressent par contraste, à certains moments de rupture, la résistance surprenante des choses qui n'existent que pour elles-mêmes.
> Alors l'opacité, la cécité du monde inerte nous frappent parce que l'objet (recevant la mobilité de la lumière sans y répondre par un geste) existe sans pouvoir se connaître, tandis qu'en même temps et par un jeu inverse, il est tout entier menacé par le non-être.
> Comme si le néant était la face cachée des objets — ou leur « âme », je veux dire ce petit osselet de bois qui, associé au vide, à l'intérieur du violon, lui donne sa souveraine résonance.
>
> *Obscurité du jour*, 1974.

Une série de photographies de Hans Hartung où l'on voit des cailloux vaguement anthropomorphes inspirent au poète une suite de poèmes où se conjuguent être et non-être :

> Complainte du verbe être
>
> Je serai je ne serai plus je serai ce caillou
> toi tu seras moi je serai je ne serai plus
> quand tu ne seras plus tu seras
> ce caillou.
> Quand tu seras ce caillou c'est déjà
> comme si tu étais n'étais plus,

j’aurai perdu tu as perdu j’ai perdu
d’avance. Je suis déjà déjà
cette pierre trouée qui n’entend pas
qui ne voit pas ne bouge plus.
Bientôt hier demain tout de suite
déjà je suis j’étais je serai
cet objet trouvé inerte oublié
sous les décombres ou dans le feu ou l’herbe froide
ou dans la flaque d’eau, pierre poreuse
qui simule un murmure ou siffle et qui se tait.
Par l’eau par l’ombre et par le soleil submergé
objet sans yeux sans lèvres noir sur blanc
(l’œil mi-clos pour faire rire
ou une seule dent pour faire peur)
j’étais, je serai je suis déjà
la pierre solitaire oubliée là,
le mot le seul sans fin toujours le même ressassé.

Un monde ignoré, 1974.

Les mots seraient-ils des choses qui parlent ? Les mots, tous les mots de la langue rangés dans le dictionnaire, quand il n’y a personne pour les lire, parlent-ils tout seuls ? Les mots du poème eux-mêmes ne finissent-ils pas par laisser évaporer l’individualité « qualifiée, temporelle et nommée » de celui qui les a utilisés ? Il ne reste plus alors qu’*Une voix sans personne…*

Outils posés sur une table

Mes outils d’artisan
sont vieux comme le monde
vous les connaissez
Je les prends devant vous :
verbes adverbes participes
pronoms substantifs adjectifs.

Ils ont su ils savent toujours
peser sur les choses
sur les volontés
éloigner ou rapprocher
réunir séparer
fondre ce qui est pour qu’en transparence
dans cette épaisseur
soient espérés ou redoutés
ce qui n’est pas, ce qui n’est pas encore,
ce qui est tout, ce qui n’est rien,
ce qui n’est plus.

Je les pose sur la table
Ils parlent tout seuls je m’en vais.

Formeries, 1976.

« Que suis-je, bon sang ? Que suis-je ? Que sommes-nous ? », demande le poète dans *La Part de l'ombre*. Le soupçon du Rien « affleure en nous sous le vacarme de la vie, à certains moments de lassitude, quand il semble que notre personne, qualifiée, temporelle et nommée, s'efface devant son épouvantable contraire : présence informulée, pressentiment, menace ou reproche, tribunal secret où toute vie, — pire : où tout *être* est condamné » :

> Aventure
>
> Était-ce hier ou dans un temps lointain ?
>
> La vibration de l'air à peine on l'entendait
> (C'était le cri de l'alouette invisible)
>
> J'étais seul, habité par une multitude muette
> où grondait la colère des mauvais jours.
>
> *Dans cette large plaine coulait sans doute un fleuve*
> *et au-delà pâlissaient les montagnes mais on ne les voyait pas*
>
> Le reflet de ma peine
> identique à ma joie
> plongeait dans les ténèbres
> vides.
>
> Quelqu'un passa, ou quelque chose
> « Qui est là ? » — demandai-je
> Nul ne répondit.
> Mais une feuille tomba
>
> et le rideau s'entrouvrit
> sur le paisible abîme de mes jours.
>
> *Comme ceci comme cela*, 1979.

Tout à la fin de sa vie, Jean Tardieu prépare son dernier recueil, *Da capo*, qui paraitra un mois après sa mort. Parmi les textes figure une « Dédicace à personne » qui apparaît comme le tombeau du poète, ou son épitaphe :

> Dédicace à personne
>
> Pour recueillir, comme au futur. Pour perdre dans le passé. Pour attendre, pour piétiner, pour se morfondre, comme au présent.
> Une suite de jours dispersée, déchirée, entre l'insomnie et le songe.
> Une vie qui n'appartient à personne, pas même à moi.
> Une route qui ne conduit nulle part ailleurs qu'en ce point où tout se dissipe et disparaît. (Est-ce la récompense ?)
> Au vertige vécu. À l'immobile. Au retour sans fin.
> À la suite irrémédiable, peinte aux couleurs de l'espoir. Aux portes fermées de la sagesse. (Elles tremblent, elles vont céder.)
> À la conscience maintenue, arc-boutée contre le souffle de l'abîme.
> Puissent la suie, la poussière, le sang des heures, la colère du monde, l'oubli de tout — ne pas ternir le miroir !
> À toutes les personnes que nous sommes et ne serons plus. À tous les temps du verbe.
>
> *Da capo*, 1995.

Mais ce serait être infidèle à Jean Tardieu, à son humour toujours prompt à regarder l'angoisse avec un brin de soupçon, si l'on oubliait *Monsieur monsieur* et l'inénarrable *Professeur Frœppel*, où l'on voit prendre congé de nous, d'une manière qui lui ressemble bien, cet « éternel enfant » qu'il sut rester, au dire de tous ses amis, toute sa vie :

> L'éternel enfant
>
> *(Étourdi et souriant. Un visage de gamin sur un corps adulte. Beaucoup de courbettes, mais une grande dignité.)*
>
> Grand plaisir grand merci
> Merci mille fois merci.
> À bientôt Mais non Mais si
> Ce n'est rien je vous en prie
>
> À Dimanche à Lundi
> À Mardi à Mercredi
> C'est cela : plutôt Vendredi
> Le matin je veux dire à midi
> Dès l'aurore avant la nuit.
>
> Sans façon c'est par ici
> Trop aimable. Bonne nuit.

*

Notes :
1- Jean Tardieu, *Œuvres*, [Édition dirigée par J-Y. Debreuille], Paris, Gallimard, collection « Quarto », 2003.
2- Préface à *Figures*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 1944.

Références :
- Pour une introduction à la vie et à l'œuvre de Jean Tardieu :
Laurent Flieder, *Jean Tardieu ou la présence absente*, Paris, Librairie Nizet, 1993.
- Pour écouter le poète parler lui-même de sa vie et de son œuvre :
Jean-Pierre Vallotton, *Causeries devant la fenêtre* [entretiens avec Jean Tardieu], Lausanne, Pingoud éd., 1988.